

P.R.I.S.M.I. N°14
Revue d'études italiennes

Le rire et la raison

**Mélanges en hommage
à
Denis Ferraris**

**Textes rassemblés et présentés par
Elsa CHAARANI LESOURD
Valeria GIANNETTI-KARSENTI**

Sommaire

Sensationnelle découverte à Arquà Petrarca : un chapitre inconnu du « De remediis utriusque fortune ».....	PHILIPPE GUERIN
Giacobbe 2014.....	PAOLO PUPPA
« Gozzi, le rival de Goldoni ». Émergence d'un lieu commun en France dans les premières années du XIX ^e siècle.....	FRANÇOISE DECROISSETTE
Alcune opinabili osservazioni dintorno alle <i>Memorie italiane</i> di Carlo Goldoni.....	EPIFANIO AJELLO
La natura <i>en revenant</i> . Leopardi, « Elogio degli uccelli ».....	GIUSEPPE SANGIRARDI
La lingua d'un Italiano. Ippolito Nievo e le confessioni d'un non letterato.....	VALERIA GIANNETTI-KARSENTI
La favola del lupo e della volpe.....	GIORGIO LONGO
Une interprétation anthropologique de la nouvelle « Le Fils échangé » de Luigi Pirandello.....	ELISABETH KERTESZ-VIAL
Angoisse et ironie. Le paradoxe de Zeno.....	PERLE ABBRUGIATI
« Io non son fatto per i diarii... » Antonio Delfini e la scrittura diaristica.....	CRISTINA TERRILE
Il budino dei Buddenbrook. Appunti su cibo e romanzo.....	MARIO BARENGHI
L'esordio di Giuseppe Tomasi di Lampedusa.....	MANUELA BERTONE
Jalons pour une relecture de la « Mort du Juste » de Giuseppe Tomasi di Lampedusa.....	MARINA FRATNIK
Effets de miroir. L'expédition des Mille. entre témoignage historique et fiction romanesque.....	ELSA CHAARANI LESOURD
Il tema di Milton. Postille arboree su Beppe Fenoglio.....	ANGELA BORGHESI
Pavese et le crépuscule de ses idoles. Esquisse d'une physiologie du mythe d'ascendance nietzschéenne.....	FRANCESCA BELVISO
Du texte aux images, des images aux sons. « Conversazione in Sicilia » d'Elio Vittorini entre photographies et film.....	VINCENT D'ORLANDO
<i>Opera contro</i> . Entre deux cinquantenaires, réflexions sur l'œuvre de rupture en Italie.....	MARGHERITA ORSINO
« Aragona, si cambia »: Sciascia, Azaña. Une lecture.....	WALTER GEERTS
<i>Viol. Sec.</i> Lecture d'une <i>Ultima</i> d'Antonio Pizzuto.....	ROSALBA GALVAGNO
I padri e lo sparginchiostro : <i>La ferita dell'aprile</i> (1963) di Vincenzo Consolo.....	GIANNI TURCHETTA
Tabucchi, le immagini rifratte e la città 'rivisitata'.....	ANNA DOLFI
Hanns Kräly et Charles Bennett : splendori e miserie di una formula.....	RINALDO RINALDI
Le révisionnisme de Giampaolo Pansa.....	XAVIER TABET
Forme di apocalissi.....	MATTEO PALUMBO
La leçon d'Ézéchiël.....	CHRISTOPHE MILESCHI

Toute diffusion du contenu de cet ouvrage, sans l'autorisation expresse de l'éditeur,
sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur
et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Neuville-sur-Saône, 2015
Imprimé en France par L.E.N, Suresnes
Isbn : 978-2-313-00539-2
Dépôt légal : octobre 2015

Éditions Chemins de tr@verse
4, avenue Burdeau – 69250 Neuville-sur-Saône

P. R. I. S. M. I.

**Pour une Recherche Interdisciplinaire
Sur le Monde Italien**

Revue d'études sur les arts, la littérature
et l'histoire de l'Italie et des Italiens

Revue fondée en 1996 par

Bruno Toppan

Comité scientifique

Membres extérieurs

Perle Abbrugiati (Université d'Aix-Marseille), Jean-Philippe Bareil (Université de Lille), Maurizio Bertolotti (Istituto Mantovano di Storia Contemporanea, Mantova), Stefano Carrai (Università degli Studi di Siena), Simone Casini (Università degli Studi di Perugia), Marinella Colummi Camerino (Università Ca' Foscari di Venezia), Emanuele Cutinelli Rendina (Université de Strasbourg), Bruno Falcetto (Università degli Studi di Milano), Denis Ferraris (Université de Paris III – La Sorbonne Nouvelle), Giulio Ferroni (Università di Roma La Sapienza), Daniele Fiorentino (Università Roma Tre), Didier Francfort (Université de Lorraine, CERCLE, Directeur de l'Institut d'Histoire Culturelle de Lunéville), Jean-Yves Frétygné (Université de Rouen), Claudio Gigante (Université libre de Bruxelles), Franck La Brasca (Université François Rabelais de Tours), Giovanni Maffei (Università di Napoli Federico II), Christophe Mileschi (Université de Paris Ouest Nanterre), Giuseppe Monsagrati (Università Roma Tre), Giuseppe Nicoletti (Università degli Studi di Firenze), Matteo Palumbo (Università di Napoli Federico II), Giovanna Rosa (Università degli Studi di Milano), Matteo Sanfilippo (Università La Tuscia di Viterbo), Xavier Tabet (Université de Paris VIII), Brigitte Urbani (Université d'Aix Marseille), Gérard Vittori (Université de Rennes II)

**Membres du centre de recherches L. I. S. (Littérature,
Imaginaire, Sociétés)
Université de Lorraine**

Giorgia Bongiorno, Pérette-Cécile Buffaria, Joseph Cadeddu
Elsa Chaarani Lesourd, Fabrice De Poli, Denis Fachard,
Patrizia Gasparini
Elise Montel, Rachel Og Monteil, Oreste Sacchelli, Laura
Toppan, Estelle Zunino

Directrice de la revue

Elsa Chaarani Lesourd

Administration du L. I. S.

Isabelle Villermain Lécolier

Coordination et comité de lecture de ce numéro

Elsa Chaarani Lesourd, Valeria Giannetti-Karsenti

Université de Lorraine – Centre de recherches L. I. S.
(Littératures, Imaginaire, Sociétés)

P. R. I. S. M. I.

**Numéro 14
Automne 2015**

Le rire et la raison

Mélanges en hommage à Denis Ferraris

Textes rassemblés et présentés par
Elsa Charani Lesourd
Valeria Giannetti-Karsenti

EDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

Année 2015

Université de Lorraine – Centre de recherches L. I. S.
(Littérature, Imaginaire, Sociétés)



L i t t é r a t u r e s
I m a g i n a i r e
S o c i é t é s *lis*

Ce volume a été publié avec le soutien financier du
Pôle Scientifique T.E.L.L.
(Temps, Espaces, Lettres, Langues)

Université de Lorraine

Le rire et la raison

Ce livre est né sous le signe de l'amitié et de la gratitude, puisqu'il rassemble des textes écrits par des élèves, des collègues et des amis de Denis Ferraris. Car ce dernier, autrefois formé dans le séminaire fermé de Roland Barthes, a lui-même assuré pendant des années, par son enseignement à l'université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, la formation d'un très grand nombre d'italianistes actifs aujourd'hui. En outre, ses recherches ont éclairé d'un jour nouveau la littérature italienne des XIX^e et XX^e siècles, faisant de lui un spécialiste d'une valeur exceptionnelle, reconnu comme tel par beaucoup d'amis et de collègues admiratifs. Ce volume témoigne de l'affection et de la reconnaissance que ces amis et disciples désirent lui manifester.

Les textes ici rassemblés sont des essais consacrés à des auteurs, à des œuvres ou à des débats critiques, mais aussi des écrits d'invention, et ils traitent de sujets ou de thématiques fréquemment interrogés par Denis tout au long de sa carrière. Les auteurs y ont analysé des représentations et des formes de la littérature italienne des XIX^e et XX^e siècles, et également des pratiques d'écriture, des langages, des thèmes iconographiques, des œuvres cinématographiques et des débats historiographiques. Ils se sont penchés sur des écritures en miroir, sur les clair-obscur de la raison, lorsqu'elle se fait instance narrative, sur la parole plurielle des textes littéraires. Ce n'est pas trop s'avancer que de dire qu'ils partagent tous le même plaisir pour le jeu de l'écriture qui, comme le dit Tommaso Landolfi, auteur cher à

Denis, ne peut que se résoudre en pure perte, mais qui, jamais, cependant, ne peut s'interrompre, car ce qui compte dans ce jeu, ce n'est pas de deviner l'exacte combinaison des signes, c'est de toujours s'essayer à leur association infinie.

Le titre de ce volume reprend celui que Denis avait attribué à son introduction des récits de Vitaliano Brancati, édités en 1995 chez Garnier-Flammarion¹. Il voudrait rappeler l'envergure de son interrogation critique, tendue entre l'analyse des effrois de la conscience, de la lucidité souvent inquiétante de la raison, et ces antidotes que sont l'ironie et l'humour – que Denis manie si bien, comme le savent tous ceux qui le connaissent – par lesquels se composent et se résolvent des dispositions psychologiques diverses, passionnées ou critiques, polémiques ou découragées, réalistes ou idéalistes.

En effet, l'alternance de *gravi ragionamenti* et de *burle*, d'une intonation ortisienne et d'une veine 'didiméenne', est une caractéristique particulière des écrivains et des pratiques d'écritures auxquels Denis a consacré ses études. De Foscolo à Calvino, en passant par Nievo et Gadda, l'humour comme forme poétique et comme stratégie d'écriture n'est pas seulement l'apanage de la raison, car il permet aussi de régir les discontinuités émotionnelles du cœur. N'est-il pas un rempart contre les glissements du sentiment, comme le dit Sterne et comme le rappelle Nievo, autre écrivain cher à Denis, dans ce

¹ BRANCATI Vitaliano, *Le vieux avec les bottes* (nouvelles), traduit de l'italien par Jean-Marie Laclavetine et suivi d'un essai de Leonardo Sciascia ; présentation, notes, bibliographie et chronologie par Denis Ferraris, GF-Flammarion, 1995.

passage célèbre des *Confessioni d'un Italiano* que nous nous permettons de citer ici ?

Chi ha cercato in Inghilterra i creatori dell'umorismo non visse mai certamente a Venezia, nè mai passò per Portogruaro. Vi avrebbe trovato frutto di lunghi ozii secolari, di ottimi stomachi e d'ingegni pronti allegri svegliati quell'umorismo meridionale che tanto si distingue dal settentrionale quanto la nebbia notturna del palude dall'orizzonte lucente e vaporoso d'un bel tramonto d'estate. La vita e le cose che sono in essa disprezzate ugualmente ; ecco la parentela ; ma perciò appunto volte tutte alla spensieratezza alla gioja ; ecco la diversità. In Inghilterra invece danno in melanconie, si rodono, si appassionano, si ammazzano. Sono due immoralità, o due pazzie diverse ; ma non voglio decidermi per nessuna delle due. Il cervello forse correrebbe da una parte e il cuore dall'altra secondoché s'apprezza meglio o la dignità o la felicità umana.¹

Aussi les écrits ici rassemblés peuvent-ils être considérés comme les fragments d'un discours que, tous, nous continuons de nouer avec Denis. Ils sont le témoin d'une quête que nous menons de façons différentes, individuellement ou autour de projets communs, dans des institutions universitaires et culturelles variées, des centres de recherche, ou dans le milieu de l'édition. Que nous soyons enivrés par l'enthousiasme ou découragés par les obstacles qui entravent les aventures de l'intelligence, c'est en tout cas une quête à laquelle nous ne saurions renoncer, car elle a toujours pour but le plaisir intarissable du texte.

¹ NIEVO Ippolito, *Le Confessioni d'un Italiano*, a cura di Simone Casini, Milano-Parma, Fondazione Pietro Bembo-Guanda, 1999, p. 402-403.

Le volume s'ouvre sur deux textes créatifs, celui de Philippe Guérin, ainsi que le palimpseste biblique de Paolo Puppa. Philippe Guérin nous offre un texte d'invention intitulé *Sensationnelle découverte à Arquà Petrarca : un chapitre inconnu du « De remediis utriusque fortune »*. Dans cette fiction, les travaux de consolidation de la dernière demeure de Pétrarque ramènent à la lumière un dialogue inédit entre Douleur et Raison, destiné au livre II du *De remediis utriusque fortune*. Alors que dans la version du texte dont nous disposons auparavant le sens est figé, et infimes sont les variations sur un contenu unique – l'immobilité psychique de celui qui croit sa bonne fortune durable ou au contraire se complaît névrotiquement dans son malheur – dans le texte inédit auquel Pétrarque avait finalement renoncé, au contraire, Douleur tente encore de contre-argumenter, et c'est précisément la pratique de la *variatio* qui traduit l'enfermement obsessionnel. Philippe Guérin nous livre ainsi une subtile métaphore de la situation présente des études d'humanisme, menacés de disparition complète – la ruine de la maison du poète et les travaux nécessaires de consolidation y font allusion – tout en exprimant l'espérance qu'il y aura toujours des esprits pour retrouver et étudier les trésors qui se cachent sous les ruines de la culture classique.

Giacobbe 2014, fragment théâtral écrit par Paolo Puppa, est la réécriture d'un épisode biblique en mode contemporain. Il reprend le récit biblique de la lutte entre Jacob et l'Ange, épisode obscur et controversé, ouvert à des interprétations multiples et complexes, lui donnant la forme d'un dialogue entre un personnage enfermé dans une chambre d'hôpital et un confident ambigu, attiré de

façon morbide, quasiment par voyeurisme, par le récit que lui fait le premier personnage. Dans cette reprise, l'abaissement prosaïque à une réalité quotidienne et à un milieu bourgeois ne fait pas complètement disparaître la dimension mystique. Toutefois, la composante religieuse se teinte de pathologie, selon l'idée jungienne que le mythe ne revient dans le monde moderne que sous la forme d'une maladie.

Les articles de Françoise Decroisette et d'Epifanio Ajello ont pour objet Goldoni et son œuvre. Dans « *Gozzi, le rival de Goldoni* ». *Émergence d'un lieu commun en France dans les premières années du XIX^e siècle*, Françoise Decroisette rappelle que les documents d'archives de la famille Gozzi ont récemment permis de redimensionner le trop célèbre antagonisme entre les dramaturges Carlo Gozzi et Carlo Goldoni. On considère aujourd'hui Gozzi comme plus sévère envers l'abbé Chiari qu'à l'endroit de Goldoni, pour lequel ses critiques ne sont pas sans laisser transparaître une certaine admiration. Françoise Decroisette démontre que l'idée d'une « guerre des deux Charles » est en réalité un stéréotype de la critique française sur les deux auteurs. De ce lieu commun, favorisé par un contexte français où les pièces de Gozzi ont été passées sous silence ou bien jugées « bizarres », elle reconstruit minutieusement l'historique, en partant des critiques de Madame de Staël pour évoquer celles de Stendhal, ainsi que celles de Ginguené et de Salfi.

Epifanio Ajello, dans son essai intitulé *Alcune opinabili osservazioni dintorno alle Memorie italiane di Carlo Goldoni*, développe une savante analyse de cette œuvre posthume construite, non par Goldoni, mais par

d'autres, avec les dix-sept préfaces aux volumes de l'édition Pasquali de ses comédies, en soulignant qu'elle se configure presque comme une sorte de conversation avec un lecteur imaginaire, en contraste avec les *Mémoires* que Goldoni écrivit plus tard en français. L'analyse d'Epifanio Ajello montre également tout l'intérêt des narrations brèves de *fatterelli*, tels que Goldoni les définit, qui semblent vivre d'une vie autonome, comme insérés, à la manière d'une marquetterie, dans les *Memorie*.

Les études de Giuseppe Sangirardi, de Valeria Giannetti et de Giorgio Longo sont consacrées à trois grands écrivains du XIX^e siècle, dont les textes sont relus dans une perspective originale. Giuseppe Sangirardi, dans *La natura* en revenant, *Leopardi*, « *Elogio degli uccelli* », se livre à une fine analyse de cette *operetta morale*. Il dénoue les fils de l'influence scientifique des Lumières, de l'*Histoire naturelle* de Buffon, pour ensuite dépasser cette première exploration. A bien y regarder, en effet, les oiseaux léopardiens de l'*Elogio* doivent aussi beaucoup aux poètes contemporains du romantisme britannique. Toutefois, l'originalité des oiseaux de Leopardi tient également à leur ambivalence, à leur « improbable » félicité, à leur statut de créatures de l'imagination. Une telle ambiguïté s'exprime dans leur anthropomorphisme seulement partiel, plus accentué dans les *Canti* : ils ne sont pas uniquement les messagers d'une aurore joyeuse et ils peuvent être teintés d'une certaine mélancolie.

Valeria Giannetti, dans *La lingua d'un Italiano. Ippolito Nievo e le confessioni d'un non letterato*, analyse certains passages des *Confessioni d'un Italiano* où Nievo,

sous l'identité du narrateur octogénaire, défend le choix d'une langue non figée et non académique. Elle montre que la langue hétérogène et le style diapré des *Confessioni*, jadis interprétés comme l'effet d'une négligence ou d'une inexpérience, dues au jeune âge de l'auteur, sont en réalité l'expression d'une conception poétique parmi les plus marquantes du XIX^e siècle, effacée ensuite par le choix de la normativité linguistique imposée avec la naissance de l'État italien. À travers cette langue et ce style, Nievo inscrit son œuvre dans la tradition italienne de la littérature civile où, de Dante à Leopardi, la langue poétique est conçue comme le reflet d'un idéal de renaissance de l'esprit, puisqu'elle représente, mieux que ne le peut la création politique de l'État italien, cette *curia* idéale réunissant les membres de la nation sous la lumière de l'esprit.

Giorgio Longo, dans *La favola del lupo e della volpe*, s'intéresse à deux pièces de théâtre de Verga, *La caccia al lupo* et *La caccia alla volpe*, présentées au public en novembre 1901. Dans la première partie de son commentaire, il montre les liens qui apparaissent entre la rédaction de ces œuvres et la relation amoureuse de l'écrivain avec Francesca Giovanna Annunziata Castellazzi, Comtesse de Sordevolo. Dans une seconde partie, il établit un rapport entre *La caccia alla volpe* et une série de photographies, représentant une femme accompagnée de deux hommes (dont D'Annunzio), qui a inspiré cette œuvre. Dans la troisième partie, il évoque le contexte particulier qui entoure la rédaction de *La caccia al lupo*, pièce relatant un assassinat. Deux événements traumatisants sont contemporains de la rédaction, d'une part, la révolte des *Fasci Siciliani*, et d'autre part, une

affaire jugée à ce moment-là, à savoir le meurtre d'Emanuele Notarbartolo, ce Sicilien intègre qui fut assassiné par deux sicaires dans le compartiment d'un train.

La nouvelle pirandellienne *Il figlio cambiato*, incluse dans le volume *Novelle per un anno*, est l'objet de la contribution d'Elisabeth Kertesz-Vial, *Une interprétation anthropologique de la nouvelle « Le Fils échangé » de Luigi Pirandello*. Le récit en question repose sur la croyance que les enfants infirmes ou handicapés provenaient d'un échange effectué par des sorcières, *le donne di casa*, avec un nourrisson en pleine santé. Elisabeth Kertesz-Vial s'en inspire pour commenter « la vision du corps infirme », c'est à dire le regard porté sur la différence, sur l'être différent et plus particulièrement sur l'enfant différent, non seulement par la société, mais aussi par la mère. Cette dernière traverse différentes phases qui vont du rejet et du sentiment de culpabilité à la tolérance, puis à nouveau au rejet lorsque paraît un second enfant « normal ».

Perle Abbrugiati, avec son essai *Angoisse et ironie, Le paradoxe de Zeno*, s'intéresse au roman d'Italo Svevo *La coscienza di Zeno* et à ses relations avec la psychanalyse, dont elle démontre qu'il n'est ni un détracteur, ni un divulgateur, mais qu'il l'utilise plutôt à des fins littéraires en tant que type de discours. Pour autant, le rapport de Zeno à la mémoire ne fait pas de Svevo un Proust italien, puisque Zeno ne cherche pas le détail exact du souvenir, mais la temporalité fragile de l'aller-retour dans le temps. Ainsi, le matériau constitutif du roman est bien l'angoisse, une angoisse que la psychanalyse ne peut soigner. Dès lors, la seule réponse à

cette angoisse est l'ironie, et cette parade reprend l'essence même de la théorie psychanalytique en proposant un mécanisme de refoulement, assez opposé à la recherche d'une vérité. Aussi les contradictions et les paradoxes ne doivent-ils pas être reprochés à Svevo, puisqu'ils deviennent la matière même de ce roman, qui ouvre les portes du XX^e siècle en se servant de la psychanalyse pour proposer une forme nouvelle d'écriture.

Dans « *Io non son fatto per i diarii...* » Antonio Delfini e la scrittura diaristica, Cristina Terrile se penche sur les journaux intimes tenus par Antonio Delfini entre 1927 et 1961. Très disparates, ces journaux se composent de textes hétérogènes qui n'appartiennent pas à la sphère de la littérature autobiographique. L'auteur déclare, en effet, qu'il préfère écrire, non pas sur la réalité, mais sur ce qui n'existe pas ou pas encore. Cristina Terrile montre que, pour Delfini, littérature et vie sont inconciliables car il ne serait possible de ne pas écrire qu'en s'abandonnant à la vie, si bien que l'opposition entre littérature et vie ne s'épuise qu'en écrivant, par exemple, le journal intime d'un autre imaginé. Lorsque l'amour paraît, Delfini voudrait pouvoir écrire pour « rendere quel che gli pulsa dentro », mais l'amour étant par essence inexprimable, l'auteur continue à s'affranchir du vrai. Après le tournant de l'après-guerre, le ton de Delfini se tinte d'amertume, comme si la vie, faisant irruption dans l'écriture, avait le pouvoir d'anéantir l'imagination.

Mario Barenghi, dans son article intitulé *Il budino dei Buddenbrook. Appunti su cibo e romanzo*, effectue une sorte de voyage gastronomique à travers la littérature romanesque européenne, de Thomas Mann à Giuseppe

Tomasi di Lampedusa en passant par Gustave Flaubert. Il montre l'extraordinaire valeur symbolique des repas, en tant que lieu-événement où les relations entre les êtres sont traduites, définies, célébrées, et plus particulièrement dans *Les Buddenbrook*, *Madame Bovary* et *Le guépard*, puisque les repas évoqués dans ces romans ont un lien avec les éléments porteurs du récit. Ainsi le déclin de la famille Buddenbrook, le désastre du mariage d'Emma et les dynamiques sociales du *Guépard* sont-ils inscrits dans la narration et dans la description de la table, des repas ou des aliments présentés.

L'œuvre de Giuseppe Tomasi di Lampedusa est questionnée également dans trois essais évoquant successivement les débuts de l'écrivain (Manuela Bertone), puis les ambiguïtés artistiques (Marina Fratnik) et historiques (Elsa Chaarani) du *Guépard*. Manuela Bertone, dans *L'esordio di Giuseppe Tomasi di Lampedusa*, s'intéresse aux lettres, récemment publiées par Mondadori (en 2006), dans le volume *Viaggio in Europa*, que Giuseppe Tomasi di Lampedusa avait adressées à ses cousins Casimiro et Lucio Piccolo. Elles présentent l'intérêt particulier d'éclairer les seuls textes publiés du vivant de l'auteur, c'est à dire ses articles parus dans le périodique « Le opere e i giorni ». Le texte de l'une d'entre elles, cité et analysé, permet d'étudier, en premier lieu, le contexte particulier de cette collaboration à une telle revue, plus intéressante qu'il n'y paraît à première vue. Enfin, tout cela confère une dimension nouvelle à certains éléments biographiques, tels que ses relations avec les destinataires de ces lettres, ainsi qu'à la conception même du roman *Le guépard*.

Marina Fratnik, dans un article intitulé *Jalons pour une relecture de la « Mort du Juste » de Giuseppe Tomasi di Lampedusa*, montre tout d'abord l'ambiguïté, entre intention moralisatrice et sensualité, du tableau de Greuze tel qu'il est décrit et revu par Lampedusa dans son roman. Cette ambiguïté, sensualité faussement déguisée en intention moralisatrice, est également présente dans d'autres descriptions picturales du roman. L'ambivalence de ces descriptions reflète celle du protagoniste du roman, Don Fabrizio Salina, dont les rêveries hésitent entre l'obsession de la mort et la volupté de la chair. Mais, dans le cadre du *Guépard* de Lampedusa, l'évocation du tableau, dont le titre original est altéré (le vrai titre étant *Le fils puni*), suggère également d'autres confrontations.

Dans l'essai intitulé *Effets de miroir. L'expédition des Mille entre témoignage historique et fiction romanesque*, Elsa Chaarani Lesourd étudie la représentation d'un événement historique plus ou moins déformé par la mythologie garibaldienne et nationaliste, l'expédition des Mille de l'année 1860, en comparant la vision qu'en délivre le roman de Lampedusa avec les textes de cet écrivain et témoin oculaire que fut Ippolito Nievo. Ce garibaldien, à bien des égards exceptionnel, qui occupa la fonction d'Intendant de l'armée méridionale, a laissé des textes autobiographiques et des documents historiques liés à sa fonction. Avec le recul du XXI^e siècle, les deux représentations de l'événement, écrites à un siècle d'écart, apparaissent plus complémentaires qu'opposées.

Dans *Il tema di Milton. Postille arboree su Beppe Fenoglio*, Angela Borghesi aborde la thématique très

originale des arbres dans le roman *Una question privata* de Beppe Fenoglio. Les arbres entrent dans le réseau métaphorique du roman pour y figurer les hommes, et inversement, ils sont fréquemment anthropomorphiques. Dans un premier temps, ils peuvent paraître tisser des liens amicaux avec les êtres humains quand ils sont les confidents ou les témoins d'un bonheur amoureux fugitif, mais ils apparaissent aussi comme chargés de la funèbre signification de la mort. L'essai parvient ainsi à éclairer un important détail narratif : le refus opposé par le personnage Milton à la demande que lui fait un écolier de l'aider à écrire une rédaction sur les arbres.

Francesca Belviso, dans *Pavese et le crépuscule de ses idoles. Esquisse d'une physiologie du mythe d'ascendance nietzschéenne*, livre ses réflexions sur la conception du mythe selon l'écrivain turinois. Pour Pavese, le mythe provient du pouvoir extrêmement évocateur de la parole (quand le « signifié déborde le signifiant ») et il est d'abord intimement lié à un événement survenu dans le temps des origines - au niveau collectif, l'éclosion d'une civilisation, et au niveau individuel, l'enfance d'une personne. Francesca Belviso prend en considération notamment la question de la « quantité de richesse mythologique », ainsi que celle du « processus physiologique » que connaissent les images mythiques chez les écrivains, et en particulier chez Pavese ; ce processus d'évolution se clôt inexorablement par le dessèchement ou la mort de la veine mythique.

Vincent d'Orlando, dans *Du texte aux images, des images aux sons. « Conversazione in Sicilia » d'Elio Vittorini entre photographies et film*, a étudié la relation

entre le célèbre texte d'Elio Vittorini et son adaptation cinématographique, sous le titre *Sicilia !*, par Danièle Huillet et Jean-Marie Straub. Il rappelle d'emblée que Vittorini s'est toujours posé la question du rapport entre le texte et les images, d'abord de façon théorique, mais aussi de façon pratique, puisque l'édition de 1953, chez Bompiani, de *Conversazione in Sicilia*, comporte des photographies effectuées et choisies par Vittorini lui-même. Ensuite, Vincent d'Orlando montre, de façon très convaincante, que l'adaptation cinématographique de Danièle Huillet et Jean-Marie Straub, en proposant une mise en images et en sons, effectue des choix à première vue surprenants et déviants par rapport au texte littéraire mais qui, paradoxalement, montrent « la compréhension globale » du projet de Vittorini.

Margherita Orsino consacre son essai intitulé : *Opera contro. Entre deux cinquantenaires, réflexions sur l'œuvre de rupture en Italie*, à certains débats qui sont à l'origine des avant-gardes européennes et du *Gruppo 63*, en soulignant les spécificités italiennes qui sont l'héritage, d'une part, du futurisme et d'autre part, de la pensée de Gramsci, et en mentionnant les influences de Roland Barthes, Gaston Bachelard et Louis Althusser. Pour se faire subversive, l'œuvre doit s'ouvrir radicalement sur le monde et se prolonger hors des limites que l'organisation et l'idéologie conservatrice de la société bourgeoise voudraient lui imposer.

Walter Geerts dans « *Aragona, si cambia* » : *Sciascia, Azaña. Une lecture*, évoque les relations de Sciascia avec l'Espagne plus particulièrement grâce à l'analyse d'une relation intertextuelle de *L'antimonio*, une nouvelle inspirée par les événements douloureux de

la guerre d'Espagne. Il met ainsi au jour l'influence, sur un triple axe littéraire, politique et historique, de *La Velada en Benicarlò - Diario de la guerra en España*, de Manuel Azaña, l'ultime président de la République espagnole. Quatre éléments thématiques de cette intertextualité structurent ce bel article : la haine invétérée que la société espagnole abrite et qui est à l'origine d'exécutions, si massives qu'elles en deviennent banalisées (une banalisation sur laquelle Sciascia insiste) ; la cause des défaites de la république, c'est à dire l'impréparation et la désorganisation ; une analyse géopolitique commune selon laquelle la guerre civile d'Espagne est le levier du totalitarisme européen, et enfin la constatation, pour certains, que le riche héritage culturel devrait inciter au respect du patrimoine, même en temps de guerre.

L'article de Rosalba Galvagno est intitulé *Viol. Sec. Lecture d'une Ultima d'Antonio Pizzuto*. Elle se livre à une analyse très subtile d'une page des *Ultime e penultime*, œuvre posthume d'un auteur particulièrement ardu, étudié seulement par un petit nombre de chercheurs, dont Denis Ferraris. Il émerge de cette analyse la présentation d'un texte en prose qui semble être simultanément récit et absence de récit, et qui se caractérise par une syntaxe nominale tout à fait singulière. Sans raconter véritablement, le texte de Pizzuto semble évoquer la séduction exercée par une femme sur l'écrivain dans une circonstance particulière, et Rosalba Galvagno parvient à éclairer les angles les plus obscurs de cette page, notamment en établissant une relation intertextuelle avec les *Elégies* d'Ovide.

Dans son article intitulé *I padri e lo sparginchiostro* : La ferita dell'aprile (1963) di Vincenzo Consolo, Gianni Turchetta élucide en premier lieu les sources, lointaines et proches, du premier roman de Vincenzo Consolo, qu'il définit comme un roman de formation, où l'influence d'écrivains engagés tels que Sciascia et Carlo Levi, pour ne citer que les plus connus, se conjugue avec celle de plusieurs écrivains américains, parfois grâce à la médiation de Pavese. Ensuite l'auteur de l'article analyse deux thèmes importants du roman, *l'inettitudine* et la mort du père, ainsi que les particularités linguistiques de cette œuvre qui s'inscrit sous le signe de la pluralité des langues.

Anna Dolfi, dans son excursus sur l'univers narratif de Tabucchi (*Tabucchi, le immagini rifratte e la città 'rivisitata'*) nous guide savamment à l'intérieur d'une œuvre ouverte, scandée par le « *juego del REVES* » et par ses renversements soudains, où les dimensions temporelles se mélangent et où les lieux peuvent se superposer et devenir interchangeableables. Cet univers – souligne Anna Dolfi – enregistre le mal-être, le sentiment d'étrangeté et d'impuissance d'un microcosme de personnages à l'identité diminuée et en même temps multipliée, pour qui la réalité se confond avec le rêve et qui sont en quête d'une vérité libérée de toute équivoque. La Lisbonne de Tabucchi est l'image de cette quête, puisqu'elle concentre le sentiment de non-appartenance, le désir inassouissable de l'indéfini mais aussi du néant, la désillusion, la mélancolie de la perte. C'est une Lisbonne dans laquelle certains des personnages les plus célèbres de Tabucchi cherchent le temps égaré, et la conviction même d'être encore en vie.

L'étude de Rinaldo Rinaldi (*Hanns Kräly et Charles Bennett : splendori e miserie di una formula*) est consacrée à la personnalité des deux scénaristes Hanns Kräly et Charles Bennett, liés par un long rapport de collaboration respectivement à Lubitsch et à Hitchcock. Rinaldo Rinaldi souligne que tous deux sont rappelés dans l'histoire du cinéma seulement grâce à cette collaboration, pour les raisons qu'il explique dans son analyse. Entre Kräly et Lubitsch, tout comme entre Bennett et Hitchcock, naît en effet une symbiose professionnelle étroite, fondée sur un échange intense de suggestions. Mais les deux scénaristes restent liés à un schéma narratif couronné par le succès, qu'ils ne feront que répéter, de film en film, alors que Lubitsch et Hitchcock s'éloigneront radicalement de la formule élaborée autrefois avec leur fidèle collaborateur et développeront avec d'autres scénaristes de grandes œuvres cinématographiques de plus en plus différentes et profondes.

Dans *Le révisionnisme de Giampaolo Pansa*, Xavier Tabet, après une savante introduction sur l'histoire et l'historiographie de la Résistance et de l'antifascisme en Italie de 1943 à nos jours, analyse l'œuvre du journaliste Giampaolo Pansa, auteur entre autres d'un texte autobiographique au titre explicite, *Il revisionista*, et d'une œuvre à succès, publiée en 2003 et intitulée *Le Sang des vaincus*. Dans cette dernière, Pansa prétend révéler la vérité sur les exactions commises par les résistants après le 25 avril 1944, une vérité dont il estime qu'elle a été cachée par la gauche. Xavier Tabet illustre les raisons du succès de ce livre (par exemple, la narration-compilation à caractère non scientifique, et

l'appel à l'émotion du lecteur, plus qu'à sa réflexion), et nous rappelle qu'il convient de s'interroger sur la signification de ce succès, qui ne prouve que trop la difficulté que nous avons aujourd'hui, pas seulement en Italie, de situer notre présent par rapport au passé historique.

Cet hommage s'achève sur deux textes évoquant l'avenir – sous des couleurs assez sombres, il est vrai. Dans le premier, *Forme di apocalissi*, Matteo Palumbo nous propose un excursus passionnant à travers certaines représentations littéraires de l'apocalypse, où celle-ci tient lieu de révélation capable d'arrêter le temps et d'éclairer ce qui existe, et ce que nous sommes. Dans le roman le plus célèbre de Guido Morselli, *Dissipatio H.G.*, l'apocalypse est contemplée par un spectateur qui est le seul survivant après la dissolution du genre humain, dont il devient par conséquent l'unique représentant. Matteo Palumbo se penche ensuite sur l'apocalypse de l'humanité évoquée à la fin du roman de Svevo, *La coscienza di Zeno*, apocalypse vue comme la destruction du genre humain perpétrée par l'un de ses représentants « un peu plus malade » que les autres. Enfin, l'apocalypse du cosmos est imaginée par Leopardi en plusieurs lieux de son œuvre, mais de la façon la plus radicale dans *Cantico del gallo silvestre*.

Christophe Mileschi livre au lecteur une nouvelle de science-fiction, *La leçon d'Ezéchiel*, qui fait la satire du monde des universitaires spécialistes de littérature, de ses apories et de ses excès, tout en proposant l'angoissant fantasme d'un univers, très ressemblant au nôtre, où les individus sont entièrement contrôlés par une science mise au service d'une société autoritaire et dictatoriale. La